

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 15

Artikel: Un incroyable menu
Autor: Deslandes, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223870>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



LE 24 AVRIL 1723

LE 24 avril 1723, un homme mourait pour sa patrie et cette mort était utile, ce sang versé — comme celui des martyrs devenant semence de chrétiens — devait faire germer dans les cœurs des Vaudois le sentiment superbe de leur désir intime d'une patrie libre.

Le major Davel, en ce jour de printemps, montait calme et fier, sur l'échafaud de Vidy.

Il me semble que cet anniversaire doit être, par chaque Vaudois pieusement célébré, non point par de bruyantes fêtes et de houleuses processions, mais par quelques pensées données au patriote, au martyr.

Voici comment le colonel Leconte, dans sa brochure bien connue, décrit les dernières scènes de ce triste drame :

« Le 24 avril, à midi, on lui lut sa sentence dans la cour du Château ; il l'écoula avec attention et sang-froid ; puis il fut remis entre les mains du bourreau, placé entre deux ministres, MM. Bergier et de Bionnens, et acheminé solennellement vers Vidy, le lieu de l'exécution. Il avait refusé un cheval qu'on lui avait offert pour le trajet. Chemin faisant, il montra un calme parfait, donna des directions et des ordres qui eurent la preuve. Sur Montbenon, incommode de la poussière, il dit : « Nous ferions mieux de prendre à gauche pour marcher sur le gazon. » Il demanda aux cavaliers de ne pas marcher trop près de lui, à cause de la poussière et recommanda aux soldats de ne pas rouloyer la foule. Il pria aussi les ministres d'interrompre leurs réflexions pour qu'il pût se recueillir. Arrivé au pied de l'échafaud, on le somma de nouveau, on le conjura d'avouer ses complices. « Mon cœur est vide à cet égard », répondit-il. Il monta sur l'échafaud en disant aux magistrats et aux ministres qui l'entouraient : « Mon sort est très heureux et je jouis intérieurement d'une grande satisfaction. »

« Depuis l'échafaud, il parla à la foule assemblée et son discours est un beau complément de son manifeste. On lui avait naïvement fait promettre de ne rien dire sur le compte du Souverain. Il tint sa parole Mais, comment empêcher que la responsabilité des maux du pays ne remontât, toute seule et par la force des choses, jusqu'à LL. EE. ? Tout son discours est dirigé contre les vices des Vaudois, mais chaque trait frappe forcément Berne. Il signala la manie des procès, l'abandon des sentiments élevés, la corruption des mœurs, celle des ministres en particulier, la position du pauvre paysan torturé par les procureurs, ces véritables sangsues. Il ne chercha pas à se justifier ; au contraire, il se félicita d'avoir suivi sa vocation, d'avoir été, par le sacrifice volontaire de sa vie, un instrument

d'élite en la main de Dieu. « Je ne doute pas, dit-il, que ma mort ne produise d'excellents effets... j'espère que l'on redressera les abus que je viens de vous reprocher en face. C'est ici la plus excellente et la plus glorieuse journée de ma vie. C'est pour moi un jour de triomphe, qui couronne et qui surpasse tout ce qui a pu m'arriver jusqu'ici de plus brillant. »

« Le pasteur de Saussure fit ensuite le sermon d'usage. Touchant discours qui dut émouvoir Davel en ce moment majestueux. Le pasteur montre d'abord toute l'énormité du crime de rébellion, mais fait l'éloge de la personne de Davel, homme probe, dit-il, juste et charitable. Le ministre frappe le crime en louant le criminel. Aussi de Saussure fut réprimandé pour cette seconde partie de son sermon.

« Une prière vint ensuite ; puis Davel ôta lui-même son habit rouge et alla se placer sur la sellette ; le bourreau lui mit un bonnet pour lui couvrir les yeux, et, en un clin d'œil, il lui enleva la tête de dessus les épaules. Le cadavre fut enterré sous l'échafaud et la tête clouée au gibet. La foule s'écoula silencieusement ; bientôt la plaine de Vidy était déserte.

Elle s'écoula silencieuse la foule, silencieuse et navrée, encore hésitante, sans doute, mais sentant alors même que le crime commis par LL. EE. était un aveu de crainte, une preuve d'appréhension, un pressentiment des choses futures. Déjà, peut-être, les hommes de l'époque virent dans l'avenir, — comme en une hallucination prophétique — s'élever sur les places de nos villes vaudoises ces arbres de liberté qui, hélas, ne fleurissent plus à l'heure présente.

Ah ! que les temps sont loin des dévouements à la chose publique, des sacrifices au pays, et qu'il est bon, n'est-ce pas de songer un peu aux gloires toujours lumineuses de ceux qui, intègres et purs, livrèrent leur sang pour ne point faillir au devoir, pour chercher à chasser du sol maternel de la patrie les tout-puissants seigneurs de Berne. Oui que ces temps sont loin. »

Jean de Pully.



D'ON MEDZE ET D'ON FE A BRECI

DAI a dâi dzein que consurtant lo mèdze po tote lè maladi que lo ciè dèguenau-tse su l'ao tita, mà que n'adrand jamé vère on veretâbllo mādzo. Et tot parâi ie seimillie que, du que lè mādzo sè sant recordâ, dâivânt ein cougnâtre on bouquenent mé po lè maladi que ti lè Jean-Louis dâo paï. Sé prâo qu'ein a dâi tot suti de cliâo mèdze que pouant vo dere rein qu'à l'igüe iô on a mau, quand cein no z'a prâ, s'on è rontu dâo côté gautse âo bin dâo drâ, s'on a de la fondze dein lo veintro, s'on è tsesâ avau dâi z'egrâ âo bin avau onn' ètsila et de quin pachon, quand noutra ballamère è vegnaite vo vère po lo derrâi iādzo, se lo premi de noutrè z'einfant l'è on batse âo bin 'na demî-batse. Et tot cein rein qu'à vère voïtron igüe. E-tè pas on merâcllo, dite-vâi ?

Tot parâi, l'âi a on iādzo que lo mèdze de Pequozî l'âi ètâ motset âo tot fin et que l'âi a jamé rein comprâ. Mé vu vo cein racontâ. Asso-rohlêde :

L'è on histoire de fê à breçî. Vo sède que noutrè mère-grand l'âo pe grand orgouet l'ètâi d'avâi dâi vilhio fê à breçî. Pe vilhio et mî ! S'on ein avâi dâo teimps dâo râi David, eh bin ! tant mî ! Lè breçî l'ètant pe fin et minço quemet on beliet de banca.

Dan, la Luise âo Bolondzî l'avâi ion de cliâo tot vilhio fê à breçî avoué dâi carrelet iô l'ètâi marquâ dinse :

CANTON DE VAUD
L. P.
1848.

La Liberté-Patrie s'ètâi usâie avoué lo canton de Vaud, mà l'annâie 1848 l'ètâi restâie bin marquâie. Ora pu vo dere cein que s'è passâ, que l'è on affère epouâireinta. La Luise l'avâi ètsâodâ bin adrâ son fê, po cein que, po que lè breçî subyéant su lo fû, faut que lo fê sâi bourleint à tsavon. L'ètâi rodzo quemet 'na djoûta de femalla quand son boun'ami l'embranse dèvant lo mondo, l'è tot dere. Qu'a-tè fé avoué son fê ? Diabe lo mot que l'ein sé. Tot cein que pu vo contâ, lè que la Luise l'è tsesâie su son fê que l'a souplliâ son gredon, que l'a souplliâ assebin son cotillon, son aberdjâo, son canèçon, son pantet et que l'âi a fé su la djoûta de derrâi — la gautse — on pucheint bourlon. Et su cliâ djoûta on pouâve vère que l'ètâi marquâ âo fin mâtet :

1848.

Lo bolondzî l'âi met dessu tot cein que pouâve trovâ po la solâdzî : dâo laci, de l'ouïlo, de l'igüe, de l'igüetta, de l'ongueint, de la pèdze, rein l'âi a fé. Cein la canfarâve tant que po fini, lo bolondzî l'è zu querî lo mèdze. L'âi avâi bin on mādzo âo velâdzo, mà s'ein maufiâvant et sè fiâvant rein qu'âo mèdze.

Stisse l'arreve, et, ma fâi ! l'âi bin faliu l'âi montrâ la pllièce Quand l'âi zu bin guegnî la frecachâ avoué l'annâie que l'âi ètâ, l'âi ètâ tant èbaubi que ie fâ dinse :

— Mâ, quin âdzo âi-vo, Luise ?

— Su de mille nâo ceint, i'è treint'ion'an.

— Eh bin ! l'âi compreigno rein. L'avau de voutra rita l'âi ètâ fé ein quarante-houit ! L'âi compreinde-vo ouïe ? Mè, tota ma carcasse l'âi lo mîm'âdzo.

Marc à Louis.

UN INCROYABLE MENU

UISQU'IL faut manger, mangeons bien ! Ce goût de bien manger, serait-ce donc un esclavage ? Une soumission de l'esprit à la matière ? L'obsession du plat qui viendra, et de la bonne bouteille ? Représentera-t-il, en fin de compte, cette forme de paganisme que dénoncent chez nous tels censeurs inquiets et, qu'ils le sachent, un peu trop pressés de conclure ? Parce qu'il se trouve quelques écrivains, quelques peintres romands, comme Muret, préoccupé d'orner leur vie et celle de leurs amis, parce que tels d'entre nous n'ont point honte d'avouer un goût raisonnable des plats bien cuisinés et des vins honnêtes, n'évoque-t-on pas, dans d'austères cercles, le trop fameux repas de Trimalcion ?

Arrière, les sombres prêcheurs d'une morale sans grâce et d'une vertu sans sourire ! Ce que

nous goûtons, comme on respire les parfums d'une oasis, c'est — la besogne faite et la conscience nette — un simple plat de chez nous, amoureuxment mijoté ; un vin authentique l'arrosait. Nous n'y attarderons pas notre pensée, ni notre cœur. Le lendemain, chacun reprendra sa tâche où il la laissa. Puisqu'il faut manger, un repas d'amis, tout simple, mais soigné, aura su introduire quelque spiritualité dans cette nécessité de manger qui est, si vous voulez bien la considérer d'un peu près, une assez vulgaire nécessité. Manger n'importe quoi et n'importe comment, ce n'est pas l'acte d'un civilisé et d'un délicat. Manger gloutonnement, manger seul, pour satisfaire un lourd égoïsme, c'est l'acte d'un barbare. Que nos amitiés se renforcent et se resserrent dans le partage d'un fin repas, d'une bonne bouteille, c'est la vie embellie et enrichie : chacun de ces spirituels repas d'amis, c'est une rose qui dissimule la dernière épine de l'existence — et pensez-vous qu'elles n'abondent pas sur notre route, ces épines maudites ? Vous reconnaîtrez le gourmet délicat, à ce qu'il met de l'esprit et du cœur aux choses de la table. Vous voulez savoir ce que c'est que *manger bien* ? Exactement cela.

Écartons-nous des gourmards épais et de ces goinfres qui ne pensent qu'à entonner vivres et liquides. Que nos plats soient simples, peu nombreux, et nommés de leur nom, qui sera bref. Rien de plus anti-gastronomique qu'un certain snobisme qui fait la fortune des « hostelleries » de France. Dans un menu parisien, je découpe ceci :

EN CE DEBUT DE MARS, PRECURSEUR DU
PRINTEMPS,

J'AURAI L'HONNEUR DE VOUS SERVIR :
MES CINQUANTE AMUSE-GUEULE DIJONNAIS
ou bien

MES FRETILLANTES LIMACES
dites ESCARGOTS DE BOURGOGNE
préparées à ma façon.

Ensuite, le Gourmet que Vous êtes saura apprécier,
soit :

LES DELICIEUX FILETS DE SOLE DEVINIERE
ou encore

LES EMOUSTILLANTES COQUILLES
DE LANGOUSTE A L'AMERICAINE
et si le cœur Vous en dit

LES ADORABLES PETITES TRUITES SAUTEES
A LA FRANCO-COMTOISE

Pour suivre, j'offrirai à Votre appréciation
gastronomique

LES JOYEUX COQUELETS DU BEAU PAYS
DE BRESSE

Finement cuisinés au pur jus de raisin Pineau
suivant le rite des Ducs de Bourgogne.

Si mieux il Vous convient

Ces charmants Volatiles, point bégueules du tout,
Vous seront servis, sur la demande de nombreux
clients, à la façon de la Cousine de Rully.

Aux Amis de Saint Hubert

LES DAIMS AGILES ET GRACIEUX

offriront leurs côtes aimablement marinées au vin
blanc de Bourgogne enrobées d'une adorable

Sauce Poivrée.

Si vous m'en croyez, fuyez l'auberge où vous
serait présenté ce menu, digne des nouveaux-
riches de l'an 21, des pimbêches et des snobinet-
tes de tousjours. Que viennent faire ici ces « fré-
tillants » escargots ? Ces « adorables » truites et
ces daims « agiles et gracieux » ? L'incroyable
hôtelier de cette hostellerie pense-t-il que ces ad-
jectifs éveillent notre appétit ? Pense-t-il que
cette emphase convienne à une cuisine soignée,
mijotée ? Tant de phrases, pour dire :

Escargots de Bourgogne — Truites de ruisseau
Cogs au Vin — Côtes de Daim.

Tous ces mots prétentieux, quelle cuisine ca-
chent-ils ?

Certes, le plat de chez nous a ses mérites :
saucisse aux choux ou truite du Jura, ou vache-
rin crémeux. On peut rêver, pourtant de mets
plus rares, de menus mieux ordonnés. Le temps
revient des promenades au long cours. Vous qui
partirez vers la Bourgogne ou vers Paris, vers
la Bresse et la Provence, sachez que les meil-
leurs menus sont les plus sobres — sur la carte.
Celui qui vous parle a savouré, dans la capitale

de la Bourgogne, entre amis de choix, d'admi-
rables déjeuners où l'on restait à table plusieurs
heures, dans une poétique atmosphère de mets
discrettement mangés, de vins respirés avant que
d'être bus et de conversations brillantes. Sur ce
menu de choix, l'esprit dominait. Eh bien, le
menu était simple, sans fioritures verbales, sans
adjectifs et sans superlatifs. Clair, simple, bien
ordonné. Intelligible à chacun. Il n'y était ques-
tion, ni de « frétilantes limaces » (le mot af-
freux !) ni de coquelets peu chastes. La sauce
poivrée n'y était pas « adorable ». Mais le re-
pas, lui, reste inoubliable, et de cordiales, de
sûres amitiés en sont nées.

Dans la gastronomie raisonnable, il entre une
sagesse véritable. Elle vous porte à fuir, et les
censeurs incommodes, et les snobs de l'hostelle-
rie. Faites de même, mes chers amis — et bon
voyage !

Pierre Deslandes.

La Patrie Suisse du 11 avril nous présente deux
intéressants reportages : l'un sur l'organisation du
service du feu dans les villes suisses, l'autre sur le
nouveau carillon installé à Genève, à Saint-Pierre.
Une belle étude est consacrée au peintre Benjamin
Vautier. Des variétés, une comédie inédite, les ac-
tualités habituelles, donnent à ce numéro une va-
riété remarquable. Deux romans, le supplément de
la mode, la page du dimanche, complètent la revue
romande, désignée pour devenir de plus en plus
celle de la famille suisse.

D'un ridicule à l'autre. — Ceci se passait l'autre
jour dans une petite localité de la campagne gene-
voise.

Un représentant offrait à un fermier de lui ven-
dre une motocelette.

— Combien que ça coûte ? fait le paysan.

— Mille francs.

— Oh ! pour ce prix-là j'aime mieux acheter une
vache.

— Ce n'est pas la même chose. Vous auriez l'air
ridicule si vous faisiez vos courses dans le pays
sur le dos d'une vache.

— Possible !... Mais j'aurais l'air encore plus ridi-
cule si j'essayais de traire votre mécanique.

LE CHOIX D'UN MARI

N'EPOUSEZ jamais un brasseur, il vous
mettrait en *bière* ; fuyez le serrurier,
il vous jetterait dans les *fers* ; le bou-
langer, lui, vous aurait vite mise dans le *pétrin* ;
le musicien vous nourrirait de *son* ; le menuisier
vous scierait le dos du matin au soir ; le fabri-
cant d'allumettes vous prouverait que chez lui
tout le monde *souffre* ; le barbier est au nombre
des *raseurs* ; le teinturier vous en ferait voir de
toutes les *couleurs* ; l'épicière vous mettrait dans
sa *mélasse*. Ne prenez pas au sérieux la deman-
de d'un fumiste ; avec des opticiens, vous auriez
des *jumelles* ; le cordonnier vous taperait sur le
cuir ; le cuisinier vous mettrait dans la *purée* ;
le boucherier risque d'avoir une mauvaise *alène* ;
le forgeron a trop l'habitude du *soufflet* ; le pho-
tographe aime trop la *pose* ou faire *poser* ; le
relieur *chagrinerait* votre peau ; le flûtiste ris-
querait, après la noce, de jouer des *flûtes* ; que
ce soit du myope ou du presbyte, vous seriez
mal vue ; l'électricien vous enverrait sa *pile* sur
la face, — mais, prenez un imprimeur en qui
vous trouverez toujours un homme de *caractère*,
à moins qu'il ne soit de mauvais caractère.

LES SOSIES

L est évidemment assez difficile, avec
des éléments aussi simples et aussi peu
nombreux qu'un front, deux yeux, un
nez, une bouche et un contour de figure, de
faire des centaines de millions d'exemplaires
différents. C'est cependant ce tour de force que
la nature a réussi, depuis que l'humanité existe.
On ne saurait donc s'étonner si çà et là, au ha-
sard des siècles et des générations, elles s'est trom-
pée et a produit deux individus absolument
semblables.

Ce phénomène qu'on constate assez souvent
chez deux jumeaux, et qui est alors explicable,
on le rencontre aussi en dehors de toute parenté.
Des physiologistes ont même été jusqu'à pré-
tendre que chacun, en ce bas monde, avait cer-

tainement un sosie quelque part. Et ils en don-
nent pour preuve que la plupart des grands
personnages de l'histoire ancienne ou contem-
poraine, plus en vue que le commun des mor-
tels et dont les traits sont diffusés par la presse,
ont les leurs.

C'est ainsi que sans remonter à la fameuse
légende du Masque de Fer, dont Alexandre Du-
mas a fait un double de Louis XIV, Napo-
léon III possédait le sien en la personne d'un
ancien officier de dragons, à qui cette ressem-
blance valut parfois les plus glorieux égards et
parfois d'amusantes méprises.

Edouard VII avait un sosie parfait : un com-
merçant de la Cité à qui d'ailleurs cette aven-
ture porta malheur. Devenu fou et persuadé
être le roi, il fut arrêté au palais de Bucking-
ham et finit ses jours dans un asile. On affirme
qu'un autre sosie d'Edouard VII, un vieux
mendiant de Londres, dûment lavé, brossé, ha-
billé... et stylé, remplaça une fois le souverain
malade à une cérémonie qui ne pouvait être re-
mise. Mais il y a tant de légendes...

M. Doumergue, M. Clémenceau, M. Mille-
rand avaient ou ont encore leurs doubles à Pa-
ris. Et qui n'a pas rencontré dans les rues de la
capitale M. Poincaré et ne l'a pas salué respec-
tueusement ? Or, c'est un très brave homme,
employé au rayon des gants dans un grand ma-
gasin de la rive gauche, et qui est heureux et
confus de ces méprises... Dernièrement, à
Bayonne, la foule acclama le roi d'Espagne,
Alphonse XIII, qui pénétrait au théâtre, revê-
tu d'un uniforme de colonel de cavalerie des
Asturies et entouré d'une cour brillante. Aux
cris de « Viva el Rey », le souverain se leva et
salua gravement... Mais, au second acte, le roi
avait fait place à un élégant gentleman en civil,
qui lui ressemblait d'une façon frappante et qui
s'était ainsi amusé à mystifier les spectateurs
pendant une heure d'horloge...

M. Mussolini possédait un sosie à New-York,
un modeste garçon coiffeur. Les mauvaises lan-
gues prétendent que le consul d'Italie fit man-
der le pauvre homme et, sous la menace des pi-
res représailles de la part des fascistes du Nou-
veau-Monde, lui intima l'ordre d'avoir à lais-
ser pousser désormais barbe et moustache. Un
fonctionnaire de la Société générale a posé,
pendant la guerre, pour les Joffre et a réalisé
ainsi une petite fortune. Enfin, jusqu'au Pape
qui possède son double : c'est un humble curé
d'une paroisse de l'Orne, auquel une firme amé-
ricaine a offert un million de francs pour figu-
rer le Souverain Pontife dans un film documen-
taire. Notre abbé a d'ailleurs prudemment et
sagement refusé.

Cette question des sosies, que traitait déjà un
auteur grec bien avant l'ère chrétienne, un de
nos confrères sportifs s'en est emparé dernière-
ment, en la ramenant au monde du cinéma.
L'enquête qu'il a faite à ce sujet est véritable-
ment très intéressante. Elle établit avant tout
qu'il ne s'agit plus ici de ressemblances fortuites,
mais voulues. Et c'est compréhensible. Quelle
tentation de copier ces as de l'écran qui traînent
dans leur sillage et les gros cachets et les enga-
gements mirifiques et l'admiration des foules !
Charlie Chaplin, le fameux Charlot, dut, en
1922, en appeler aux tribunaux pour défendre
sa jeune gloire contre le contrefacteur Charlie
Aplin qui, non content de lui voler... à peu près
son nom, imitait sa démarche, ses tics, son jeu et
copiait fidèlement la petite moustache que nous
connaissons tous. Rudolf Valentino, de son vi-
vant, avait un sosie dangereux en la personne
d'un ancien officier autrichien, auquel il man-
quait heureusement le talent pour concurrencer
la vedette du « Cheik ».

Les « sosies volontaires » ne font pas belle
figure lorsqu'ils se trouvent en présence du mo-
dèle qu'ils ont copié. On raconte que l'illustre
compositeur Boieldieu, se rendant un soir à
l'Opéra et déclinant son nom au contrôle, s'en-
tendit répondre : « M. Boieldieu ? mais le maî-
tre est déjà dans la salle, tel rang, tel fauteuil. »
Sans insister, le grand musicien paya sa place.